



LE DERACINE

cahier de lecture accordé aux cordes vocales de la vie.

Menuet n° 27
Octobre 1981

Al - lons a - mis, c'est
Ton de Ré maj. | 1 3 5 | i 7 6
Don - V

les microbes intellectuels
compliquent
les contacts. S. Lavin-Hano.

REFRAIN
4 2 | 1 . 3 3 3
- geai - se Ve - nez ve
1 6 5 5 || 7 6

dir. Vous é - blou - ir, Ou
1 2 . 4 4 4 1 3 0 5

fois, La bel - le du - cas - se du bois.
1 1 3 3 4 | 5 5 6 7 | i 0

se Et
1 i

c'est comme au - tre -
7 . 6 4 2 1

LE LANGAGE DES ABEILLES

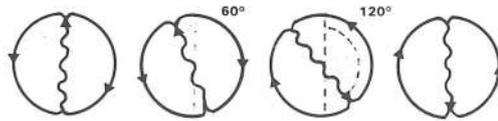
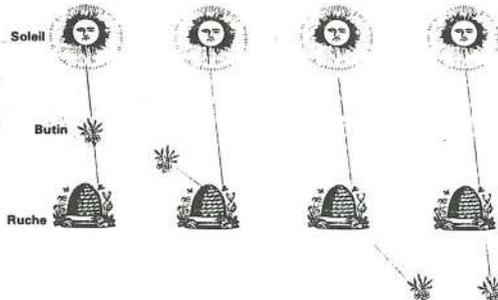


Danse ronde
pour des distances
relativement courtes

Danse en croissant
pour des distances
très rapprochées

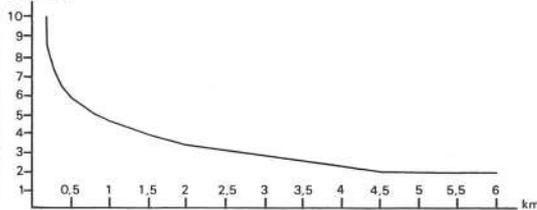
Danse frétilante
pour des distances
très éloignées

Par leur danse, les abeilles peuvent indiquer la distance à laquelle se trouve leur butin:



La direction que prendra l'abeille, vers ou à l'opposé du soleil, dans sa danse en 8, indiquera si son butin se trouve entre la ruche et le soleil ou non. L'angle formé par le passage frétilant (où se joignent les deux boucles du 8) et l'axe ruche-soleil, indiquera aussi où se trouve le butin par rapport à cet axe.

Nombre de huit
au 25 sec.



Le nombre de 8 que fera l'abeille à chaque 25 secondes renseignera les autres abeilles sur la distance à parcourir pour se rendre au butin qu'elle vient de découvrir.

tant sur le plan national qu'international (conditions de travail, organisation d'expositions, ateliers internationaux dans diverses disciplines, etc.).

Pour tout renseignement utile : secrétariat de l'association :

Anne Leclercq, rue des Longs Prés, 3 - 7079 Mignault. Tel: 067/44.39.76.



LA SARRIETTE

La sarriette sauvage ou des montagnes est fort connue dans notre région sous le vocable de "pebre d'ail" (poivre d'âne) et agrémenté particulièrement bien les fromages de chèvres, picadons etc...

C'est une plante qui se développe souvent dans les champs de thym ou de lavande, elle aime les étages de végétation humide à nivers froids et frais, son parfum embaume nos collines.

Elle contient des substances très actives, présentes également dans le thym, l'eucalyptus, le serpolet qui les rendent antiseptiques, expectorantes (contre la toux) et toniques.

Sa réputation d'aphrodisiaque a poussé certains étymologistes à rapprocher le "satureia" latin de son nom savant, du français "satyre".

La récolte se fait en été lorsque la plante est en fleurs (roses, blanches ou lilas) de juillet à octobre, toutes les parties sont utilisées mais comme toujours il est fortement conseillé de couper uniquement les tiges avec une serpe, faucille ou sécateur, en aucun cas il ne faut arracher la plante qui ne repousserait plus alors que la taille la fortifie.

USAGE POUR LA CUISINE

Elle est un précieux condiment grâce à une saveur amère et chaude et à ses vertus aromatiques. Elle rend les féculets (pois-chiches, petits pois, lentilles, etc...) plus digestes, grâce à son pouvoir antibiotique, elle facilite la digestion des viandes faisandées, on l'emploie souvent avec des crudités ou dans les sauces (sauce tomate avec de la sauge).

PROPRIETES MEDICINALES

Par ses vertus digestives et antispasmodiques, la sarriette soulage

les digestions pénibles, les fermentations intestinales (gaz) les diarrhées, etc... On l'emploie également pour ses propriétés expectorantes contre la toux, les bronchites, l'asthme...

Tonique et stimulante elle remonte les fatigues (ou asthénies) intellectuelles dans les périodes d'examen ou de dépressions nerveuses, les convalescences. On dit aussi qu'elle est un bon remède à l'impuissance sexuelle; son action vermifuge est très utile.

En usage externe, les compresses de sarriette calment la douleur et l'enflure de piqûres d'insectes, elle est cicatrisante.

USAGE INTERNE

Infusion : 2 pincées pour une tasse d'eau bouillante, laisser infuser 5 à 10 minutes, à boire 3 fois par jour avant ou après les repas.

Huile essentielle : 3 à 5 gouttes dans du miel liquide (acacia de préférence) ou sur un morceau de sucre, 3 fois par jour (excellent contre les diarrhées rebelles).

Bains : Faire une décoction, environ une poignée par litre d'eau; elle calmera les douleurs (rhumatismes...) et détendra les nerveux.

A noter également qu'une étude a été faite par des chercheurs de la faculté de Montpellier qui précise les propriétés antibactériennes (contre les microbes) et antifongiques (contre les champignons) de l'huile essentielle ou essence de sarriette, son action dans certains cas est de deux à vingt fois plus puissante que l'essence de lavande, lavandin ou romarin.

Les Artisans bougent...

Ils viennent de créer la section francophone du WORD CRAFTS COUNCIL - Belgique (en clair : Conseil Mondial de l'Artisanat de Création).

Cet organisme a pour but de défendre et de promouvoir l'artisanat de création,

En ce temps-ci, le Déraciné s'éveille d'une longue sieste. Sous le baiser de quel Prince Charmant ? . Chacun aura noté que les Editions Louise-Hélène-France sont à l'origine de ce réveil... Mais "le monde a bien changé", comme le dit si justement l'ami Jules... de réseau des amis du "bout du monde", s'est un peu déserté.

Ceux des confins de la Wallonie barbotent avec nous, dans cette crise qui nous a ôté les moyens d'être présent partout où se passait quelque-chose.

L'essence à 30 fr... le litre, paradoxalement, réactualise la nécessité d'un "Déraciné", qui témoigne des choses qui se font ou pourraient se faire, de découvertes nouvelles rendues inaccessibles, et qui maintienne le contact avec nos vieilles connaissances et relations.

La fête a changé de visage... son riage n'est plus Ecaussinnes. Il est parfois pénible de faire taire sa propre nostalgie, de réduire la mémoire au silence, de sacrifier des vestiges à la nécessité du neuf ou de l'original. Mais c'est la seule manière de ne pas pécher contre l'esprit qui nous animait.

"Le Déraciné", n'a sans-doute jamais ni bien porté son titre, après la "diaspora", sans désespoir de ceux qui le faisaient. Les circonstances seules nous ont dispersés, missionnaires ou croisés, pour poursuivre notre querilla contre l'inintelligence triomphante et routinière et notre quère contre la légalité.

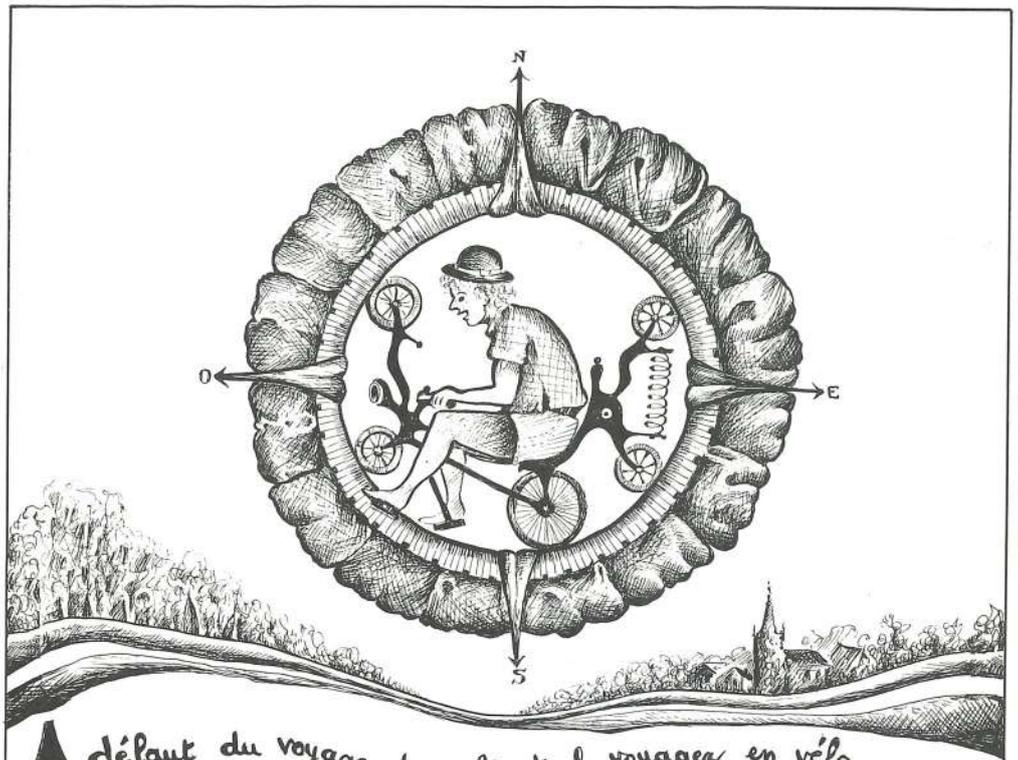
Ce n'est ni "drôle", ni "grand"... et sans possibilité d'armistice. La conspiration s'est moulé sur le visage, quelques masques supplémentaires : Sociaux, culturels, et autres communémentaires... c'est toujours le pouvoir qu'elle "Syeute", via des collimateurs de plus en plus perfectionnés et rassurants.

Sur un même principe se fonde la lunette qui permet de regarder d'un peu plus près les étoiles et celle qui met à portée de fusil le cœur ou la tête des victimes prochaines.

Voici bien longtemps, nous avons choisi, pour notre part, de regarder les étoiles...

Dominique Deloof.





A défaut du voyage dans l'astral voyager en vélo.

Moi-même obsédé par les jardins entourés de haies protectrices
 J'aurais volontiers pris la route de l'irréremédiable si je n'avais trop de
 plaisir à rester sur le seuil de peur de tuer l'âme des choses.
 L'avion solaire m'emportait vers des espaces gratuits où branché sur l'universel
 je prenais goût peu à peu à l'inévitable moi-même reporté toujours à plus tard
 dans ce monde passif et facile du presse-bouton et de l'antibiotique.

C'est alors que toi, ô vélo, bicyclette, tu m'as rendu ton quidam
 secourable, ô Saint Guidon, patron des bicyclettes.

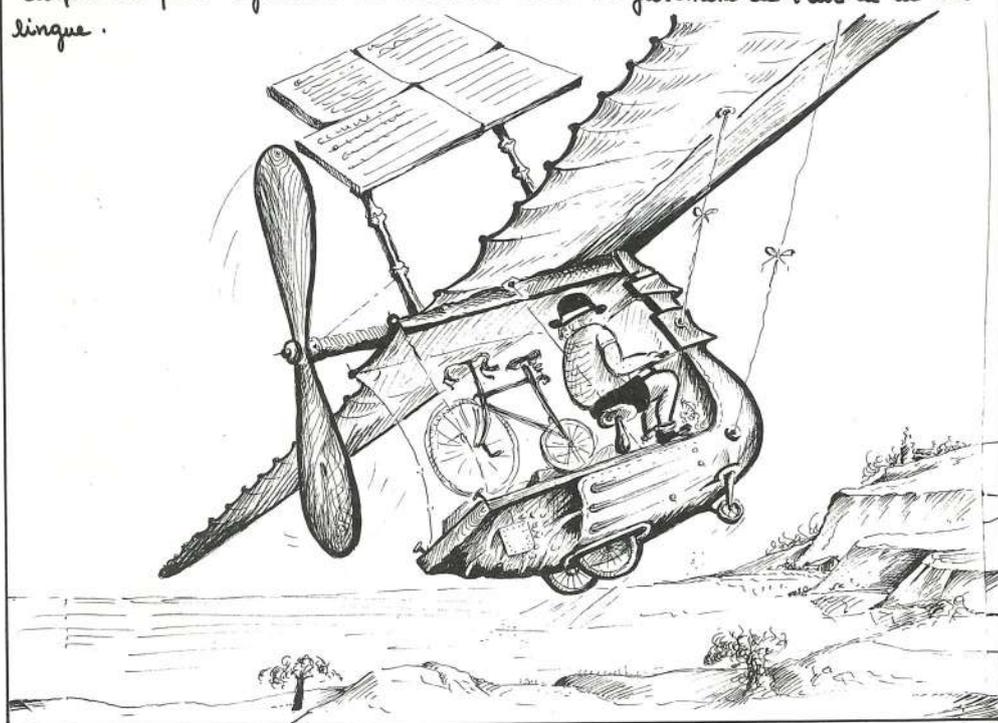
J'étais parti pour écrire un article pour Co Evolution, pour Vélo-Québec et
 le Déraciné, et voilà que je pédale allègrement dans les terrains vagues des mots
 Pedal Power: ce qui est dit en anglais a plus de force de nos jours et les beaux
 mots du langage Français comme bicyclette, bécanne, besson sont relégués
 dans l'arrière cours des nouvelles cours de ce monde du profit de bike et
 autres mots d'outre manche.

La mode qui démode si rapidement même les nouveau-nés, s'est chargée depuis longtemps d'inscrire les vieillards au "Parti des Rétroviseurs".

La jeunesse n'est plus dans la jeunesse souvent et la vieillardise s'installe gaillardement dans des corps de vingt ans en apparence jeunes, molybdénisés et gélatineux, carburant à la gélatimotte chimique. Le paradoxe veut que l'inversion si souvent proportionnelle reste encore de nos jours mathématique courante.

Accusé d'être obscur par les pragmatiques du nouvel âge déjà si vieux qu'il semble lui aussi voué à l'hospice des idées courantes qui courent si vites qu'elles s'épuisent. La marche à pied, considérée comme ridicule à côté du sacrosaint Jogging (encore un mot américain) sacrosaint jogging en sur vêtement Peugeot, s'il n'y a pas l'équipement adéquat on est considéré comme un tricheur, comme un clochard du sport, un marginal.

Accusé donc de mettre en lumière uniquement l'obscur, je mets les rétro-freins de mon planeur textuel et j'atterris sur le champ d'aviation de Carpentras pour rejoindre la réalité dans le jurement de l'air de la carlingue.



Là m'attend une flotte invraisemblable de vélos nouveaux qui vont me permettre de découvrir la Provence :

- le vélo à ressort, invention belge, voyez-vous ça, suivez mon regard, vous qui ne voyez dans la Belgique, qu'un immense tubercule coupé en tranches, je vous entends ricaner dans vos taupinières : la pomme de terre ? c'est de la frite sauvage. Nous autres donc, domestiqueurs de pommes de terre, nous inventâmes le vélo à ressort. Dans les descentes, le ressort stocke l'énergie et la libère à la grande joie de l'utilisateur, dans les côtes ou dans la plaine.

Autre merveille, le vélo à système "Bio-Cam", à pédalier de centre sans chaîne, à prise directe sur la roue arrière qui aux dires des savants calculateurs ; développerait 25% d'énergie en plus que le vélo normal.

- le vélo solaire, qui grâce à ses cellules photo-voltaiques stocke l'énergie électrique dans une batterie qui actionne un petit moteur électrique de quoi alléger l'effort du cycliste en côte : évitez les allées de platanes et roulez toujours en plein cagnars, voilà la montée du Ventoux en vélo facilitée.

(Achetez : Astroflight incopore, 337 Beach, Avenue Venice California 90.291. U.S.A.).

- le merveilleux vélo à changement de vitesse automatique inventé par le génial américain, Robert Williams.

Alors sortant du port initiatique, le collectionneur de vélos repart sur la route de la découverte, vers d'autres jardins, branchés sur l'énergie toute puissante du soleil. Empruntant le vélo volant, il rase les frangards de la société vélocipédique écaurinoise où se construit la machine PAN-ELEM, voiture d'avenir, équipée de cellules photovoltaïques, d'une éolienne du type Savonius et de pédales. Quand il n'y a pas de vent, il y a le soleil, quand il n'y a plus de soleil il reste encore la force musculaire. La voiture PAN-ELEM pompe sa force dans l'univers et dans les jambes des femmes et des hommes qui tout en arpentant les routes, font aussi un autre chemin en eux-même sans compter que les bedaines fondent.

Les utilisatrices et les utilisateurs seront en position couchée les pieds pédaleront à l'avant. Cette attitude améliore le rendement, la sécurité et le confort car le poids du cycliste ne repose pas sur l'entre-cuisse mais sur les fesses comme dit Cousteau dans son almanach de l'environnement.

En Belgique Eric Ambergen (Tél: 081.40.16.68) a réalisé récemment le

VÉLÉRIQUE qui permet d'atteindre 40 à 50 kilomètres à l'heure sur terrain plat et offre moins de résistance au vent, il est commercialisé actuellement dans sa version non carrénée à moins de 16.000 fr B : T.V.A comprise et la version carrénée 33.500 fr Belge. (T.V.A comprise).

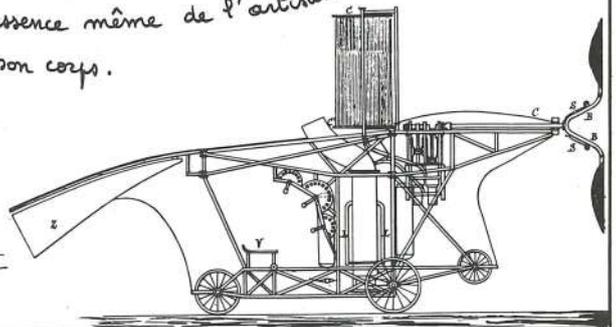
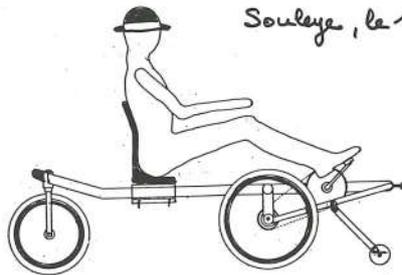
Ainsi verra-t-on sous peu, la femme et l'homme autonomes dans une maison autonome branchée sur l'air et le vent avec des moyens de locomotion autonomes. On recommande le voyage dans l'astral et à défaut le voyage en avion solaire, en vélo volant, en vélo à remorq, en vélo solaire ou en Vélérique, affaire de tourner le dos au monde ancien qui consomme l'énergie par tous les bouts.

Ici et maintenant
Commence la jeunesse du monole.

Souleye, le 18 août 1981.

Julos -

Je crois qu'il y a davantage de l'essence même de l'artisan dans son oeuvre lorsque l'énergie requise vient de son corps.

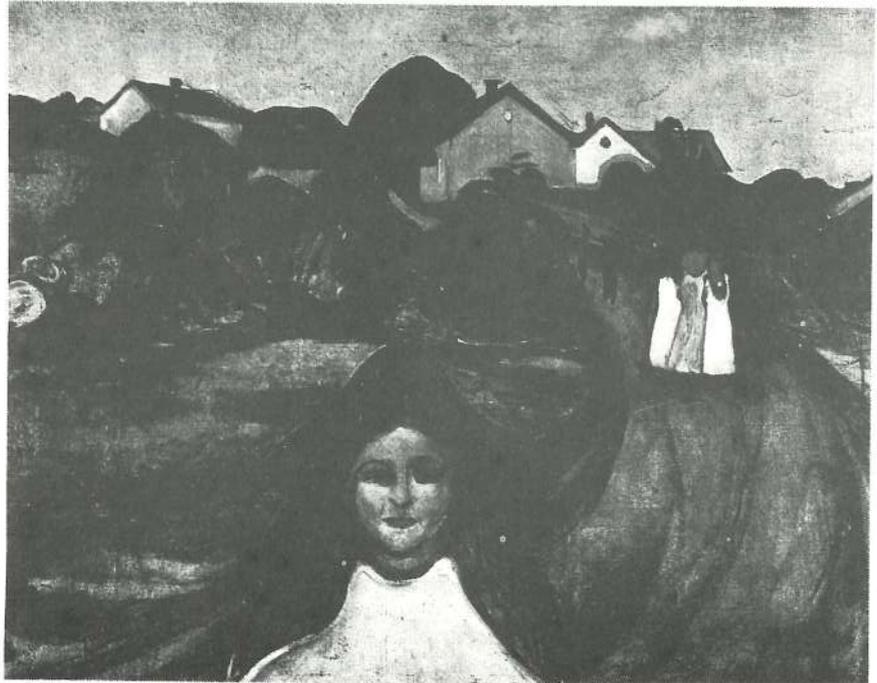


Je m'identifie davantage avec des objets que j'ai fabriqués au moyen de ma propre énergie qu'avec les choses faites à l'aide de l'électricité.

Suite: Le plus grand de tous les peintres, c'est le soleil, qui rend les choses visibles. Si j'étais peintre, je voudrais peindre la lumière elle-même, allumer le regard des choses. Si j'étais Sculpteur, je modelerais la forme du vide, je sculpterais l'espace lui-même. Si j'étais peintre, je peindrais des yeux pour m'apprendre à voir, la vibration de la vie, le souffle originel.

Si l'œuvre ne communique pas, c'est : ou bien l'œuvre qui n'est pas à la hauteur vibratoire du témoin ou bien le témoin qui n'est pas à la hauteur vibratoire de l'œuvre. Les différences de perception n'existent qu'au niveau de la fréquence, de l'intensité et de la densité du message, qui comprend à la fois l'émetteur et le récepteur.

D'autre part, le rapport que l'artiste tient avec son œuvre est semblable à la vision qu'il a de la terre et du ciel, de la nature et de la culture, de sa position dans le monde, du rapport qu'il entretient avec les choses et les hommes. S'il ne regarde que par terre, la dimension purement



EDWARD MUNCH.

matérielle des choses visibles, son message sera électrique et négatif. S'il ne fait que regarder le ciel, la dimension purement spirituelle des choses invisibles, son message sera magnétique et positif et il se détachera du monde et seuls ceux qui regardent le ciel le comprennent. Enfin, s'il peut promener son regard du ciel à la terre et de la terre au ciel, il fera apparaître dans le visible, physique, la dimension invisible ou psychique et accomplira l'unité entre les pôles, la même chose pour le témoin, qui, consciemment ou inconsciemment vibre à toute information selon sa propre vibration, vitale.

Car "Tout, absolument tout ce qui existe dans l'univers rayonne et émet des vibrations".

Tout vibre. Tout ce qui vibre a un son et une couleur, une fréquence. Chaque être a sa fréquence vibratoire propre. Si le témoin rejoint dans l'œuvre la source de cette vibration, il y a TRANSPARENCE: le message est capté.

La transparence est l'art de vibrer au même diapason ou sur la même longueur d'ondes que la chose ou la personne avec laquelle on veut communiquer.

En principe, pour que la perception du témoin soit de plus en plus complète, il faudrait qu'il vive avec l'œuvre le même temps que l'artiste a mis à la produire, et dans le même espace... bref, dans le même corps, le même esprit. Cela est impossible. Car de même qu'aucune œuvre ne peut témoigner de la totalité du réel, de même aucun témoin ne peut témoigner de la totalité de l'œuvre.

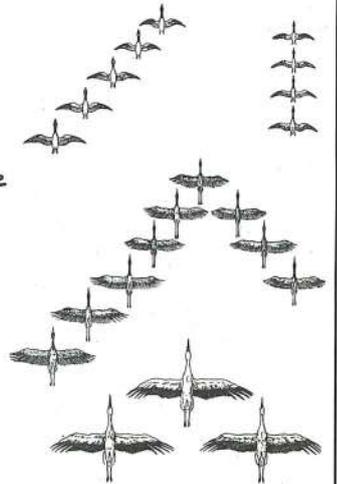
Si l'on place mille peintres devant le même arbre ou le même paysage ou la même idée, il y aura mille représentations figuratives ou non-figuratives de cet arbre, de ce paysage, de cette idée. Comme l'arbre, le paysage ou l'idée, l'homme est un dans son essence et multiple dans son expression. Et c'est cela qui est merveilleux: que chaque être témoigne à sa façon, et participe à la manifestation de la totalité, par ce qu'il a d'unique et d'irremplaçable.





C'était aux temps bénis
 ou les Anges étaient encore apparents
 et traversaient l'air à la façon de
 pigeons voyageurs
 ils étaient les voyageurs de commerce
 de l'amour universel
 en ces temps anciens
 ou les petits Jésus, refaisaient le monde
 à partir d'une étable
 en des Bethléem d'enluminures

Julos.



— QUELQUES SILHOUETTES DE VOLS D'OISEAUX.
 En haut : Vol de front des Hultriers.
 A gauche : Vol oblique (échelonné) des Oies sauvages.
 A droite : Vol en file des Canards sauvages.
 En dessous : Vol en V des Grues (9 oiseaux) et des
 Cigognes (3 oiseaux).
 (D'après E. HARNISCH.)

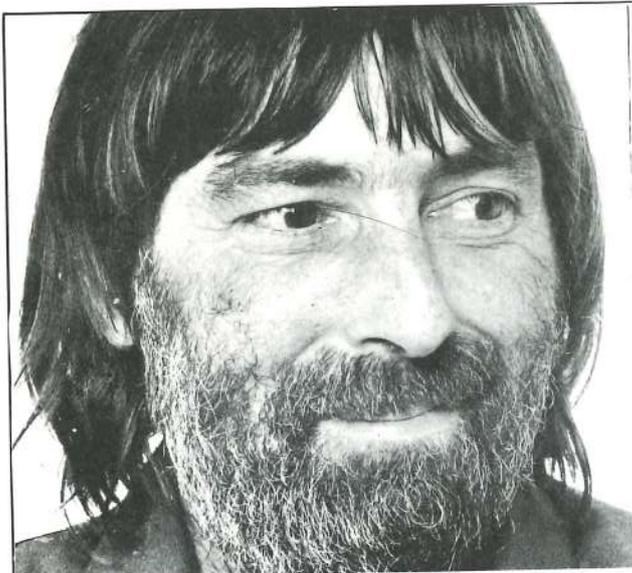
“ le mardi 12 juin 1979 un homme
 a travaillé la machine au vélo volant
 transformant du même coup
 l'épave en vaste voie cyclable
 en vélosisme sans limite
 cette travaille c'est l'homme qui
 reprend son neptun après avoir
 été l'épave de la technique
 qu'il a lui même inventée.”

Julos



(Dessin de Jeanne Laffin)

il faut faire l'unité avant tout
 l'unanimité ce n'est pas
 important c'est même dangereux.



Jack TREEESE

Fermez les yeux tout doucement pour écouter pénétrer de par vos pores, de par votre nez et de par votre cœur, des paysages lointains à la saveur d'un ouest disparu.

Puis ouvrez les et découvrez une voix aux injonctions nostalgiques, une main comme araignée dans sa toile qui court, qui court sans jamais toucher les cordes de sa guitare, sans jamais se laisser prendre.

Découvrez Jack Treeese, mais vite car déjà il est d'allant, dedans sa Guitare, dedans son banjo, qui devient ventre et respire. Rien que la voix passée au tamis de sa bouche vous rappelle au souvenir d'un homme qui vous rythme. Sentez votre corps sur les chemins de l'Ouest lointain, laissez vos pieds et vos mains danser, laissez vous rythmer et fermez les yeux.

Soudain Jack le nostalgique s'efface et prend place doucement l'Amour aux chansons fatidiques, comme l'histoire de "Jacques le Piqueur" et qui ne cède en rien dans la virtuosité, voix claire, guitare limpide, tempo dur et sévère et rappelle Jack le navillard et jouent ensemble et vous rythment ensemble. Ou vous déjouent comme "la chanson des pantoufflards" ou vous rient "Casimir" ou "Cléo".

Quelle puissance d'évocation dans ces petites chansons Anglophiles, toutes des compositions à ce duo de l'harmonie, de l'amitié, du chaud au cœur.

France Elzein.

Bercé par la musique populaire

C'est, bercé par la musique populaire, que Jack Treeese fit son entrée dans le monde, quelque part dans le Middle West, au cœur des U.S.A., entre les Rocheuses et les grands lacs. Il y a de cela un peu moins de quarante ans...

Ses parents avaient beaucoup d'amis et souvent on se réunissait. Mme Treeese, alors, se mettait au piano et l'on chantait quelques-uns de ces airs, des « airs du temps », composés dans les années 1920-1930, faciles peut-être, sentimentaux mais beaux dont Jack Treeese se souvient avec beaucoup d'émotion. On chantait pour le plaisir et pour exprimer ses sentiments comme cela s'est fait partout, à travers les âges...

Jack Treeese a grandi dans cette ambiance et, devenu un peu plus grand, il mêla sa voix à celles de ses parents, des amis qui fréquentaient la maison familiale.

Comme beaucoup d'enfants, il apprit le piano... sans grande conviction (il le regrette aujourd'hui !). Il fit ses études et, accompagné toujours par le jazz — Dixieland et jazz blues — (le jazz à ses racines) que l'on pratiquait autour de lui, il arriva à sa vingtième année. C'était en 1960; c'était aussi, aux U.S.A., la conscription. Jack Treeese « partit donc à l'armée ».

Pour occuper ses heures de loisirs, il décida, encouragé par des camarades, de s'initier à la guitare. On lui enseigna les rudiments, on lui montra des accords; Jack Treeese, qui avait beaucoup d'oreille, fit le reste. Il fut bientôt en mesure de bien se débrouiller, se produisant avec l'un de ses camarades.

Un an et demi plus tard, il quitta l'armée pour l'Université de St-Cloud, très réputée pour les langues. Il voulait être enseignant. Il apprit l'anglais, le russe... mais des difficultés surgirent pour l'étude de cette dernière langue... le professeur s'en alla! Jack Treeese, alors, remplaça le russe par le français. Il obtint ses diplômes et c'est au moment où l'on pensait qu'il allait entrer dans la carrière d'enseignant... qu'il décida de suivre une autre voie!

Le choix de la musique

Lorsqu'il quitta l'Université, en 1967, il s'orienta vers la musique. Elle lui était déjà très familière. N'avait-il pas payé ses dernières années d'études avec sa guitare et son banjo? Il écrivait déjà des chansons qu'il interprétait ensuite, en même temps que des œuvres connues. Le pas fut donc franchi et Jack Treeese, avec un camarade, tenta la grande aventure. Les deux amis jouaient à eux deux de sept ou huit instruments: guitares à six et douze cordes, banjos à quatre et cinq cordes, harmonica, flûtes... C'était suffisant pour avoir quelques ambitions et ils n'en manquaient pas!

Les « coffee-house » en Californie

Ils partirent pour la Californie où ils restèrent jusqu'en 1967, vivant de leur musique, difficilement parfois, jouant dans les coffee-house de Los Angeles, Santa Barbara... Le folk, le blues étaient à la mode. Dans ces sortes de cabaret, on ne consommait pas d'alcool mais beaucoup de café. Le pu-

blic était varié, aussi bien en qualité qu'en nombre. Il y avait parfois 20, 30 personnes, d'autres fois 150 ou 200... C'était alors plein à craquer!

Mais les deux musiciens se produisaient aussi dans des écoles, universités, sur scène... Il en fut ainsi jusqu'en 1968.

Le départ pour la France

1968... Les chemins suivis par Jack Treeese et son ami divergèrent. Leur conception de la musique n'était plus tout à fait la même et en eux naquit le désir d'aller, chacun, dans la direction choisie.

Celle choisie — par une suite de circonstances — par Jack Treeese le mena à Paris. Il voulait y rester quelques mois... Il n'est pas reparti!

Mais tout n'alla pas tout seul à Paris. Jack Treeese n'y connaissait personne. Pour vivre, il dut « faire la manche ». Peu à peu, il se lia avec des amis, des artistes. C'est ainsi qu'il connut Jean-Max Bruat, puis, un peu plus tard, Luc Romann, avec lesquels il joua, « faisant les terrasses », les restaurants... et puis, un jour, avec ses nouveaux amis, il rencontra Georges Abbe, propriétaire d'un cabaret très connu, rue des Canettes: « Chez Georges ». Il y resta trois ans, assurant, de temps à autre, des spectacles un peu partout.

La chance commençait à lui sourire. « Chez Georges », il passait avec cinq ou six chanteurs. Les soirées étaient longues, mais intéressantes. Chacun jouait pendant 20 - 25 minutes, en alternance. Il y avait aussi des diseurs de poèmes. Jacques Bertin, Jean-Max Bruat, Luc Romann, Jean Vasca, Claude Fontède, Paul-André Mabry, qui animaient ces soirées en compagnie des « diseurs de vers », Jacques Doyen, J.F. Panet, etc.

Prince du folk

Jack Treeese peut être considéré comme « l'Ami du Folk », de cette musique populaire, pratiquée dans tous les pays, qui est tout simplement l'expression de la vie.

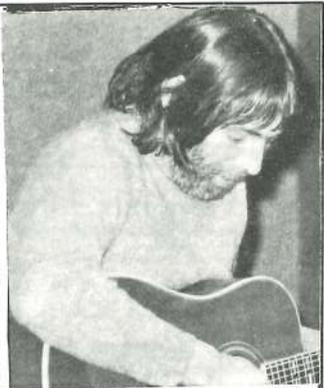
Le Folk... nous dit Jack Treeese, est né dans l'Est et le Sud des U.S.A., dans les montagnes. C'est une musique traditionnelle qui s'est transmise des uns aux autres, on ne sait comment et dont, en vérité, on ne connaît pas l'origine. Mais le folk aujourd'hui est devenu un style. C'est un label. Il a été commercialisé, stylisé.

Jack Treeese ajoute: « Un label c'est secondaire. Ce qui compte c'est la musique, l'expression de la vie. En ce qui me concerne, j'essaie de conserver le côté le plus basique de la musique, une musique qui est pour moi un moyen de communication avec les gens ».

La communication? Jack Treeese sait l'utiliser. Sa musique « passe » admirablement. Elle apporte un air de liberté et en l'écoutant on se peut s'empêcher de penser à l'Ouest, aux immenses prairies, peut-être parce que Jack Treeese a la décontraction des cow-boys, leur amour des grands espaces, de la liberté...

Qu'il joue en « blue grass » ou en « old time » (le blue grass est plus technique, se joue en arpegge avec des ongles; le old time est plus personnel, plus humain et se joue à mains nues et sur un banjo différent). Jack Treeese sait faire passer dans sa musique un souffle de vie pulsé dans les montagnes du Middle West et qu'il a mené, après un long et enrichissant parcours, jusque dans la campagne péruquienne.

R. DELFOUR.



Jack Treeese

Disco Graphic:

THE JOHN LEROY ALBUM
chez SARAVAH - SH 10.042
Distribution RCA

MAITRO THE TRUFFLE MAN
chez SARAVAH - SH 10.046
Distribution RCA

*C'est de la musique à rêver
au coin du feu, à rêver qu'on
est cow-boy quelque part très
loin dans la nature, là où le
temps ne compte pas, où les
heures de bureau n'existent
pas, où il n'y aurait
personne pour remplir
des formulaires
et personne pour
songer à gagner
de l'argent au
lieu de goûter
les beautés de
la nature.*

SPECIAL INSTRUMENTAL VOIX
avec STEVE WARING
chez CHANT DU MONDE - LDX 74559

1980 : Dernier album de Jack TREEESE -
Productions Jean-Michel CARADEE
Distribution RCA -
Réf. : PL 37450

AU PETIT SAINT THOMAS

RESTAURANT
THEATRE DE POCHE



20 rue des bouchers 59000 LILLE

OUVERT :
- Tous les Soirs, 20h30.
- Le midi (restauration
uniquement.)

SAUF DIMANCHES & LUNDIS
(20) 54.57.07

Annette Cornille et Yves Robbe

Complices au clavier

Rue Pasteur Busé à la Bouverie, cet après-midi là, il n'y avait que le soleil qui brillait sur la chaussée et rendait plus sombre encore les

petits coins que sa lumière ne parvenait pas à toucher. Et puis, rien. Juste un commencement, mots du silence, comme si la vie n'était assoupie...

Soudain, les pianos se sont mis à jouer. Doucement, tout doucement, éparpillant dans la rue endormie, des notes feutrées. Sans la réveiller. Comme une petite boîte à musique égrenant ses sons en tapinois, dans un gigantesque salon délaissé... Suivons la piste musicale. Une grande maison coupée du trottoir par une grille en fer et quelques pouces de jardin.

Au dessus de la porte d'entrée une verrière. Deux couleurs éteintes essaie de profiter de la force du soleil. C'est ici qu'habitent Annette Cornille et Yves Robbe... Elle a de longs cheveux noirs qui lui dégoulinent jusqu'au milieu du dos, il a le visage mangé par une grosse barbe. Mais ils ont les mêmes yeux, brillant de passion lorsqu'ils parlent de la musique. Un peu plus brillants encore, lorsqu'ils se regardent. Comme le



bois des deux pianos qui emplissent le devant de la pièce, accouplés l'un à l'autre... Annette et Yves ne se sont pas seulement unis dans la vie. Ils se sont aussi unis dans la musique. Mais peut-être que pour eux, l'un ne va pas sans l'autre... « ensemble, nous voulons faire découvrir le répertoire finalement mal connu, pour deux pianos... ». Faut-il forcément se connaître dans la vie, pour être complice au clavier ? « Indispensable ! » lance Yves. Pour jouer à deux, il faut savoir comment l'autre respire. Deux artistes mis ensemble, en général, ça se bouffe. Nous, je crois qu'on se complète très bien. Annette, c'est le don d'elle-même. Moi c'est le feu, et ensemble, nous arrivons à jouer la musique qui est dans nos viscères, des compositions qui bouillonnent... ». Dans la pièce où parfois un rayon de soleil érable les murs, les deux pianos couchés, flanc à flanc, ont repris leur chambre. Face à face des deux instruments, face à face d'Yves et d'Annette, quatre yeux qui se regardent juste au-dessus des partitions...

Et comme une vague qui s'écrase sur la jetée, la musique de Chostakovitch, « Concerto op. 94 » s'est attaquée à nos esprits. Coups de poing dans la matière grise, et puis, le reflux qui parcourt toute la moëlle épinière. Tourbillons et éclaboussements de sons... Annette ne sourit plus mais son regard brûle; Yves a accordé sa respiration et les mouvements de ses membres à la partition. Comme un bateau qui fait corps avec les courbes de l'océan... Un travail fastidieux. « Après ça, j'ai bien droit à une chope! » dit Yves en riant. Quelques secondes de silence, pour permettre à la réalité de reprendre le contrôle des sens... « La musique, poursuit-il, c'est une aventure extraordinaire, un corps à corps poignant avec l'instrument, un match où l'engagement physique est entier... ». Un Concerto? « Quelque chose de merveilleux, dit Annette, un bonheur immense. Avec le public devant soi, on se dépense, on se sublime... Mais quel trac, quelle torture avant d'entrer en scène! Avant notre premier récital ensemble, je n'ai pas dormi pendant un mois... ».

Un concert, c'est aussi l'aboutissement d'un très long travail que l'auditeur, le spectateur ne devine pas, ne doit pas deviner. 4 heures chaque jour au clavier pour Annette, deux de plus pour Yves... « Dans la préparation d'une oeuvre, explique-t-il, Il y a d'abord tout le travail technique, très long, très fastidieux. Il faut que chaque muscle s'adapte à la partition... Mais la musique, l'art ne commence que lorsque la technique a été digérée. Le talent, c'est la façon de rendre les choses magiques. Et il faut qu'il fasse le dur labeur qui précède. Pour qu'il n'y ait plus que cet « Autre chose » que l'interprète a offert à l'oeuvre... »

« Merci! Merci pour ce merveilleux concert auquel vous nous avez invités; merci pour les merveilleuses émotions que vous nous avez fait vivre et ressentir... Merci pour ce don généreux de vous-mêmes à travers les brillantes interprétations que vous nous avez conviés à partager... ». Un extrait d'une lettre de deux spectateurs comblés qui, après un concert n'ont pas osé dire à Annette et Yves, tout ce qu'ils avaient sur le coeur. Ils l'ont écrit, et pour les deux artistes, ce fut peut-être le plus beau cadeau... Et le plus beau souvenir de leur carrière commune? « Revenez dans dix ans, dit Annette en riant, nous aurons peut-être plus de choses à vous raconter! Mais chaque fin de concert est un moment extraordinaire. Quant on a tout donné, quand on est tout à fait leurré... Car vous savez, un récital à deux pianos, c'est une grande aventure dont on ne connaît jamais l'issue, un périlleux exercice de corde raide. A tout moment, l'un des deux peut faire la gaffe... ».

Extrait de Nord-Eclair -
Luc Farret

Il jurait pour un oui, pour un non.

Il croyait se débarrasser ainsi de tout ce qui lui pesait.

Il disait que de jurer, ça purifiait

Et que celui qui ne jurait pas était comme une ménagère
qui garde ses ordures au lieu de les jeter.

Nikos Athanassiadis

le 19.01.81.

LA LICORNE



La conque ou le dragon La porcelaine

Du calcaire surgit ce beau jaune pâle non doré
dont on fit la lumière de la mer

(Il faudrait une vitre L'huile va gondoler à
l'humide au chaud Quelque chose de solide
comme l'autre)

Jaune juste à point

L'encre sans huile n'a pas besoin de carreau

Ce serait phare sans appel La silice rejetée de la mer
Sans le sable et sans le sel Un feu né de la mer ouverte
aux transparences L'A près

Maintenant est la conque

(Apprêt Grand mère glaçait d'amidon les
chemises qu'elle réparait au fer en ville et
tuyautait de glaçons

Avant qu'elle ne devint Cuire le gâteau et l'oie
dont nous fûmes nourris Nous fûmes nourris de cela)

L'encre de Chine je ne la connais qu'indélébile

In tranquille Le privatif ou le dedans Cette belle rivière qui a son nom
qui n'a ni dieux ni maître connaît le nom de sa rivière

Par gel et par grand vent le héron immobile veille au bord du torrent
Imite le marabout Au bord de la truite dont on fit la rivière Au bord
de la pierre qui rêve du névé Neige debout pour attendre
Patience qui cherche étang niche au bord des roseaux Distance de l'œil
Immobile vent rentré en lui-même

Le savant zoologue dit que si le héron passe c'est qu'il cherche l'étang
ou la rivière Le chasser tranquille et le bord des roseaux à nid
Parce que le héron est oiseau rare, m'a-t-il dit Et je le trouve aimable
à ses extrémités Son corps pesant Son aile lourde Ses rames assourdis
de marais

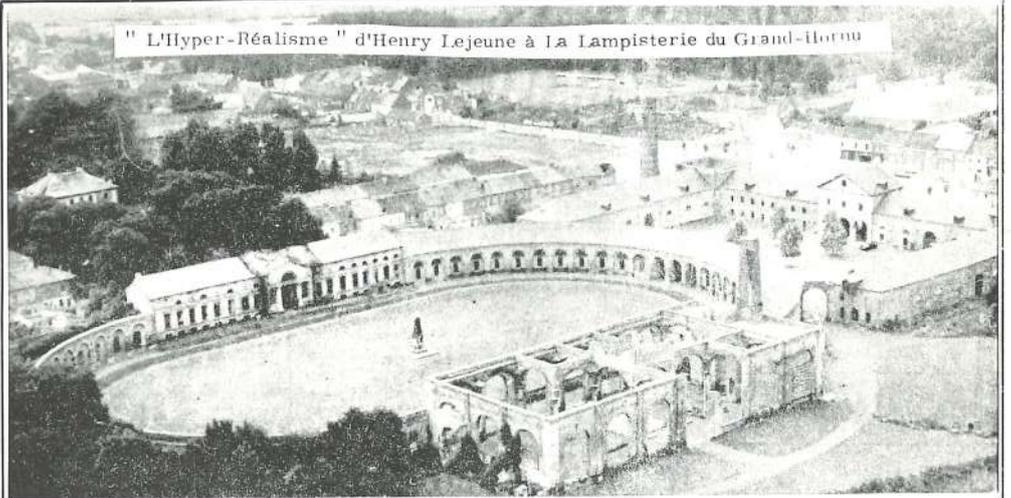
Vers le bleu de la dérision ce vol pèse plus que son aile qu'il attend de faire
air ou regard

L'infime géographie Un jardin tout créa la parole déliée Où n'atteint le
bleu L'iris a pris racine le bois était presque printemps
Presqu'à la source presque au fil de l'aubier Iris venait de son bois

Une gelée a menacé le bleu
Mais la racine tout gel debout
Aussi piégé que l'orchis pâle

Le jaune
dans son site naturel. Une respiration

" L'Hyper-Réalisme " d'Henry Lejeune à La Lampisterie du Grand-Hornu



Il vient justement de sortir ...
En vous dépêchant vous le rattraperez ... peut-être !

Est-ce à cause de ses interminables guibolles ? Henry a toujours cinq à six foulées d'avance sur son temps. Sur ce qui se fait au moment où vous prenez le temps de ...
C'était déjà ainsi du temps d'Ecaussinnes. Aujourd'hui, le temps a beau s'accélérer dans son mouvement uniforme (brrr !) Henry le précède toujours en se riant de lui et de ceux qui croient en être.

Il avait exhumé, tiré de l'inconnu, extirpé, porté, hissé, fait venir à la surface quantité de talents sans commune mesure avec le sien, dans des tas de domaines. Mission accomplie, quelques enjambées le mettaient hors de portée des glorioles futiles, de la vaine reconnaissance ou de l'acrimonie des intéressés. Des inévitables coups de griffes aussi, de ses poursuivants et des tireurs de couverture à eux. La revanche des explorateurs du connu est parfois terrible.

Henry, donc, poursuit la marche " en avant " : entendez son cheminement personnel, mais aussi " devant " les suiveurs à la traîne des modes bon chic bon genre. Désormais, il a rompu les remorques, largué les amarres, les soi-disant Titanic, les prétendus géants de la mer des Beaux-Arts n'ont qu'à entrer tout seuls aux ports des consciences.

L'oeuvre de Lejeune s'en trouve libérée. Elle éclate, explose dans une enivrante et vertigineuse improvisation de couleurs où la plume n'intervient plus que pour souligner les reliefs. Au didactisme d'antan, cette soif de partager un certain savoir, succède une spontanéité dont notre époque de contrainte, de civilité, de menace, a perdu l'inattaquable et souverain pouvoir.

Voici plus de vingt ans maintenant que Lejeune est " actuel ", qu'il témoigne, avec une rare obstination, d'un temps à venir dont une sorte de prémonition ou de pressentiment lui permet de rendre compte au jour le jour avec une fiabilité jamais prise en défaut, avec une minutie scrupuleuse et un savoir-faire lentement et patiemment mûri au soleil intérieur de sa foi inébranlable.

C'est à la Lampisterie du Grand-Hornu, temple de la peine des hommes, qu'est fixé le prochain rendez-vous avec Henry Lejeune et avec ses oeuvres jusqu'au 12 octobre.



Texte de Dominique Deloof.

CRÊPES



de chez nous
façon Maurice des Ombiaux



Dans une monographie anecdotique de Camille Lemonnier, des Ombiaux s'exprimait ainsi : « ... Il voyait faire sous la direction de (sa bonne grand'maman brabançonne), par la vieille servante Catherine, les Koekenbakken qu'il a si plaisamment décrites dans La Saint-Nicolas du batelier .

Assis auprès du poêle de Louvain, reluisant de cuivre, dans la cuisine familiale, le gamin regardait Catherine découvrir la pâte. Celle-ci se soulève jusqu'au bord de la casserole, grasse, épaisse, odorante, avec de petites soufflures qui la gonflent ça et là. Catherine immerge la cuillère à pot en cette belle nappe profonde et, quand elle l'en retire, de longs filets descendent de tous côtés. Maintenant la poêle siffle et pétille, car la pâte vient de couler sur le beurre brun, autour des rondelles de pommes que Catherine y a disposées préalablement. Et la première crêpe, rousie sur les bords, bondit en l'air, lancée d'un adroit tour de bras. Vite une assiette, on l'étale dessus ; elle a la couleur de la sole frite, dorée et grésillante. »

Dans « Mes Tonnelles », l'un de ses premiers recueils de contes, et sans doute même le premier, car il est daté de 1898, et la liste d'ouvrages du même auteur ne porte que des « à paraître prochainement ». « Pendant ce temps-là, la mère bournait de charbon l'étuve, jusqu'à la queue, pour la voir rougir bientôt à fendre le pot, puis faisait fondre le beurre qu'elle versait avec le lait et la crème, dans la marmite où Zirée plongeait ses bras bruns pour effectuer le mélange que devaient les jaunes d'œufs.

Et c'était merveille de la voir, sous le manteau de la grande cheminée au-dessous de laquelle reluisaient les plats d'étain et un Christ de cuivre, écraser les gâteaux entre ses doigts, fabriquer prestement la pâte, la saupoudrer de temps en temps de fleur de farine qui se répandait autour d'elle en un nuage et pouyait ses cheveux frisés.

Lorsque la pâte fut à ce point travaillée, Zirée fit tomber avec le doigt ce qui lui en restait sur les bras, l'installa auprès du feu afin de la faire lever plus vite et la couvrit d'un linge chaud...

Le gamin tournait autour de sa mère, impatient d'engloutir le premier « ralon » qui lui était toujours destiné. Plusieurs fois déjà, il avait, à la dérobée, soulevé le couvercle de la marmite et plongé son doigt dans la pâte pour le relâcher ensuite avec gourmandise.

Les voisins arrivaient, flairant la bonne odeur de café qui se répandait dans toute la chambre. Elles examinaient la pâte et il fallait leur énumérer le nombre

d'œufs, la quantité de beurre et de crème qu'elle avait nécessité. Et, dodelinant de la tête, elles approuvaient, disant : « Avec ça, il y a moyen de les faire excellentes. » Le lard crépitait et chantait en fondant ; avec une louche, Zirée versait le liquide jaune qui s'étendait dans la poêle et la couvrait toute. Puis la pâte se soulevait, se couvrait d'ampoules que Zirée crevait avec une fourchette. Au bout d'un instant elle soulevait le « raxon » pour constater son degré de cuisson. Lorsqu'elle le jugeait suffisant, elle saisissait à pleines mains le manche de la poêle et, d'une brusque secousse, lançait en l'air la crêpe pour la retourner avec une adresse et une précision qui faisaient l'envie de bien des ménagères.

La pâte prenait une belle teinte dorée et brune qui la rendait plus appétissante autant que l'odeur délicieuse en cuisant, excitait les estomacs à une goinfrerie vraiment villageoise.

Au fur et à mesure que les crêpes étaient cuites, on les amoncelait sur un grand plat de faïence en les saupoudrant de cannonade. »

(Tcheu - Tcheu)

Le beau ne réside que dans la folie, la vérité gît à nos pieds, déchiquetée par les philosophes contemporains; il ne nous reste que le bien, c'est-à-dire le bonheur de ceux qui n'ont pas eu la force de créer le beau ni le courage de regarder le mystère en face.

rue Haute 241-243
1000 Bruxelles.

CENTRE BRUEGEL

17 NOVEMBRE - 13 DECEMBRE

LA PIEUVRE

de **WITKIEWICZ**

Adaptation française: Alain van Cruyten
Mise en scène: Patrick Bonté
Scénographie: Claudine Thyron



à la librairie "LA BORGNE AGASSE" rue de l'Atkinée, 18
1050. Bruxelles, vous pouvez trouver "Le Dénoué" et
tous les périodiques de Wallonie ainsi qu'une sélection
de livres d'auteurs belges, toute la littérature pro-
letarienne... etc...



éditions louise hélène france

2 RUE DES BRASSERIES 6991 TOURINNES-LA-GROSSE
TEL. 010/68.90.82 OU 010/86.69.43

les « 33 tours » de l'épicière

« Paul ne m'avait jamais accompagnée.
Dans le studio on a répété le refrain
et un couplet de chaque chanson
et puis on a enregistré ».



MARQUIS de Sade a dépensé plus de 35 millions de centimes et passé plusieurs semaines pour enregistrer son dernier disque dans un studio sophistiqué d'Outre-Manche... et c'est loin d'être un record. Marianig Droniou a réalisé le sien, fabrication comprise avec trois millions.

Elle est entrée un matin de mars 80 dans les studios Résonances rue du faubourg St Denis. Il était 10 h. A midi elle était dehors, elle avait enregistré 45 minutes de chanson en breton. Le lendemain elle était de retour dans son épicerie de la rue des frères Le Montréer à Perros-Guirec. C'est là avec un kilo de pommes et une boîte de petits pois que ses clients lui ont acheté la plupart des 1000 disques sortis de la presse.

D'aussi loin qu'elle se souvienne Marianig a toujours chanté, dans la ferme de Quemperven où elle a été élevée, puis chez les bonnes sœurs après la mort de sa nourrice. Ce n'est pas qu'elles aimaient beaucoup ça, les sœurs, mais la parole du seigneur passait par les cantiques... et par la langue bretonne, alors Marianig s'en donnait à cœur joie. Et puis il y avait les mariages, les communions « N'importe où j'allais, on me faisait chanter ».

Avec les « vieilles bretonnes » de Fanch Danno, elle découvre un autre répertoire, un autre public et elle bannit définitivement les textes français. Pas du tout dans une optique militante « Moi je ne m'occupe pas de tout ça ». Simplement parce qu'elle aime chanter en breton sans éprouver le besoin de le justifier.

On finit par la connaître dans la région de Lannion. De temps en temps elle est invitée à chanter dans une fête, pour une assemblée du troisième âge ; on la remarque même au Kan ar Bobl. Elle a la voix chaude, juste, une de ces voix que l'on aurait pu écouter il y a vingt ans, qu'on entendra avec plaisir dans autant de temps. A l'abri des modes... et du vedettariat.

Pas à l'abri d'un disque. Marianig n'y avait jamais pensé jusqu'en septembre 79. Son épicerie qu'elle tient seule pendant que son mari s'occupe de la vente à domicile, ses deux filles... L'idée d'enregistrer ne l'effleure pas. Mais à la fin de l'été, une amie accordéoniste lui fait connaître Paul Castanier, ex-pianiste de Ferré, auteur d'un disque inspiré de la tradition musicale celtique, « Popaul » écoute Marianig, il est séduit : « Tu vas enregistrer un disque, je t'accompagnerai ». Mais les sous ? « Tu lances une souscription » Marianig s'exécute, elle récolte 6000 F, le pianiste en avance 10 000, Marianig emprunte le complément. « On rembourse tous les mois ».

Avec Fanch Danno son auteur favori elle choisit ses textes. L'un d'entre eux « J'r plac'h a netra » (Une fille de rien) raconte un peu sa propre histoire. Au total onze titres dont cinq de F. Danno qui l'a initiée à la lecture du breton.

En mars donc c'est le grand jour. Avec un accent trégorrois qui la trahirait jusque dans les faubourgs de Hong-Kong elle raconte. « Popaul ne m'avait jamais accompagné. Dans le studio on a répété le refrain et un couplet de chaque chanson et puis on a enregistré. Paul m'a dit : « Chante ! Je te suis ». Comme il est aveugle, une amie lui tapait sur l'épaule quand la chanson était terminée. A la première audition, Marianig n'est pas emballée mais elle est la seule. « Popaul trouvait ça formidable, les autres aussi ».

Aujourd'hui, elle ne renie pas ce disque marathon, elle explique la performance par sa naïveté. « Si j'avais réfléchi, j'aurais été paniquée » et par le talent de Popaul : « J'ai vraiment eu de la chance de le rencontrer ».

C'est vrai, elle est heureuse et surprenante cette rencontre entre les complaintes de Marianig et le clavier sans frontières de Paul Castanier.

Y.R.
extrait du Canard de
Nantes à Paris - Fév. 81.